

## **Artefact, une tentative de reconstruction mémorielle.**

*Par Eric 'Riton' Vennettilli.*

*Montréal, décembre 2005.*

**Avertissement :**

*Ce texte représente la vision personnelle de l'auteur sur l'histoire du groupe Artefact, de sa genèse, de sa disparition et de ses conséquences. Il n'est pas à l'abri d'erreurs de dates, d'oublis ou de confusions. Il ne cherche pas à être objectif, mais authentique. Maurice Dantec n'a pas donné suite à ma proposition de collaborer à sa rédaction.*

Mon nom est Eric Vennettilli, alias 'Riton' V., alias Dynamo, né le 23 janvier 1959 sous le signe du Verseau, élevé à Villejuif, ville-dortoir de la banlieue parisienne.

**Septembre 1975**, première rencontre avec Maurice 'G' Dantec au foyer culturel du Lycée Romain Rolland d'Ivry-sur-seine. Une sorte de salle de perm' informelle, née des expérimentations soixante-huitardes, animée par Jean-Bernard 'Poulpe' Pouy, grand frère qui nous initie (ainsi que notre camarade Tonino Benacquista) à la littérature policière et SF, aux théories artistico-politiques des Situationnistes ou au cinéma de Chris Marker (*la Jetée*) et de George Lucas (*THX 1138, American Graffiti*).

Mes spectacles marquants : Led Zep et Deep Purple en 73, Lou Reed à l'Olympia au moment de Rock'n Roll Animal, 'Foutoir', pièce de théâtre de Marc Caro au festival d'Avignon, 'Einstein on the Beach', avec la musique de Philip Glass, le concert de Nico et Tangerine Dream à la cathédrale de Reims (un miracle), Kraftwerk au Ba-ta-clan pour la tournée Autobahn. Au concert du groupe Hawkwind, je rencontre la fille d'un musicien comtemporain, Paul Mefano, qui m'initiera à Stockausen, Pierre Henry, Xenakis, Terry Riley et autres papes des expérimentations concrètes ou répétitives.

Dantec (cheveux longs, tee-shirt Blue Oyster Cult) est un fan de Heavy Metal et des New York Dolls, moi-même de Lou Reed et Roxy Music. Nous partageons notre passion musicale pour les Stooges, Bowie, Kraftwerk ou les Ramones, et littéraire pour Burroughs (*Les Garçons Sauvages*), Bukowsky, Ballard (*Crash!*), Philip K. Dick (*Ubik*), Norman Spinrad (*le Chaos Final*), et d'autres écrivains cyberpunk.

On se met à rêver de faire de la figuration dans le film de Jodorowsky, **DUNE**. Mais, le projet du film ayant capoté, on part en camionnette dans le désert marocain pour l'été.

**1976**, on se branche sur un mouvement alors inconnu, le punk. On lit les articles d'Yves Adrien, et de Patrick Eudeline, que nous rencontrons avec les musiciens de Métal Urbain, lors du colloque de Burroughs et Gysin au centre Beaubourg, qui se termine en émeute.

Cette année se passera principalement à sécher les cours pour parler politique, rock et littérature au troquet St Christophe, fumer des joints dans les chiottes et faire des batailles de farine sur les pelouses du lycée. Je lance un projet de spectacle, 'Sabotage', sorte de happening de théâtre rock qui ne verra jamais le jour. Suis viré de Romain Rolland et me retrouve à 300 m, à Jean Macé.

On se balade alors dans une vieille caisse des années 50, une Simca Ariane 4 bleu ciel. Après avoir vu Taxi Driver, notre futur bassiste Marc L'Azou devient pompiste de nuit à la station de la place d'Italie. On habite le quartier de Tolbiac, et on se fait ratonner par les 'bananes' (les teddy-boys de la porte de Choisy) qui cassent du pt'it punk à la batte de baseball.



Eric 'Riton'  
Vennettilli



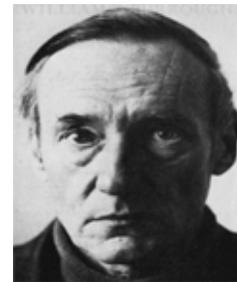
Maurice 'G' Dantec



Jean-Bernard  
'Poulpe' Pouy dit JB



Tonino 'polard'  
Benacquista



William Burroughs



J. G. Ballard



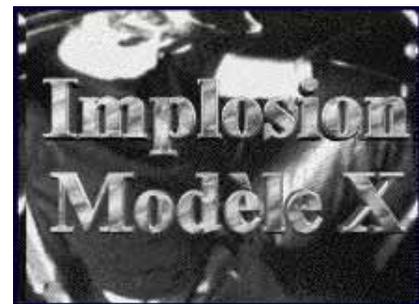
Avec ma mèche peroxydée, veste de la RATP et pulls troués, je suis le premier (et seul exemplaire) punk du lycée. Au ciné-club, on prête des caméras super-8 et de la bobine. Vingt ans *avant* le 'scandale' Cronenberg, je décide de tourner un film inspiré de *Crash!*, et embauche Dantec dans le rôle de Vaughan, le neuro-chirurgien fou. Pendant des semaines, on va hanter les casses de la nationale 7, les garages, les échangeurs d'autoroutes. Je filme des chats écrasés, Mo se masturbant sur le cuir d'une Citroën SM de 73, Marc vomissant dans la carcasse d'une Chambord. Nous passons nos nuits dans un bar à bière de l'île St Louis, au TapeCul, ou viennent nous rejoindre Jacno et ses Stinky Toys. Marc sort avec une strip-teaseuse de Pigalle, et on va la chercher à la fin de sa tournée, au Tamaris ou au Folie's, armés de cuir noir et de lunettes Velvet. Vers 5 plombes du mat', on croise souvent un Eudeline blafard dans le seul resto de hamburgers de Paris, le Wimpy's. Mon film, avec sa bande-son originale des Stooges, de Suicide et de Pere Ubu, scandalise un parterre de féministes qui assoit définitivement ma réputation de martien déjanté.

**En 1977**, le mouvement se radicalise. On est fascinés par Baader et Mesrine. On rejoint la grande manif anti-nucléaire de Creys-Malville au son des Sex Pistols, après avoir envoyé un texte commun, '*Comment garantir le caractère violent de la Manifestation de Creys-Malville*', qui sera publié par Libé. On écume les concerts : Clash, Jam, Cherry Vanilla et Wayne County au palais des Glaces, Iggy Pop à Pantin, Johnny Thunder et les Heartbreakers, Dave Vanium & the Damned. L'idée de fonder un groupe de punk rock ultra-violent nous obsède, mon pote Marc et moi-même. Fin novembre, le projet se concrétise. Maurice se décide, et on se réunit dans la cave du pavillon de banlieue de son père, à Nogent sur marne. Le groupe s'appelle alors État d'Urgence. Quelques semaines après sa formation, Jean Ternisien nous rejoint, et notre premier concert a lieu dans l'amphi N de l'université de Tolbiac, au milieu d'une manif. On joue nos quatre morceaux cyberpunk (*RAF Propaganda, Sans Contrôle, Massacre à l'Électrode, Brigade Interférences*), puis on s'enfuit avec le matos pourri avant les charges de CRS. Quelques temps plus tard, autre concert organisé dans un squatt d'autonomes, se termine en baston généralisée.

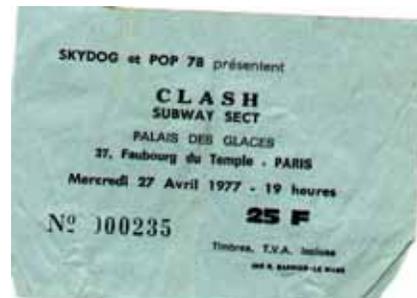
Voici ce qu'en raconte Jean-Eric Perrin, alias Johnny Gueule d'Amour, dans Rock'n folk :



Moi-même au concert des Damned (in Punkitudes, Albin Michel 1978)



Dantec dans mon film adapté de Crash!



Concert de Clash, Jam, Wayne County et Cherry Vanilla au Palais des Glaces



Affiche d'un de nos premiers concerts

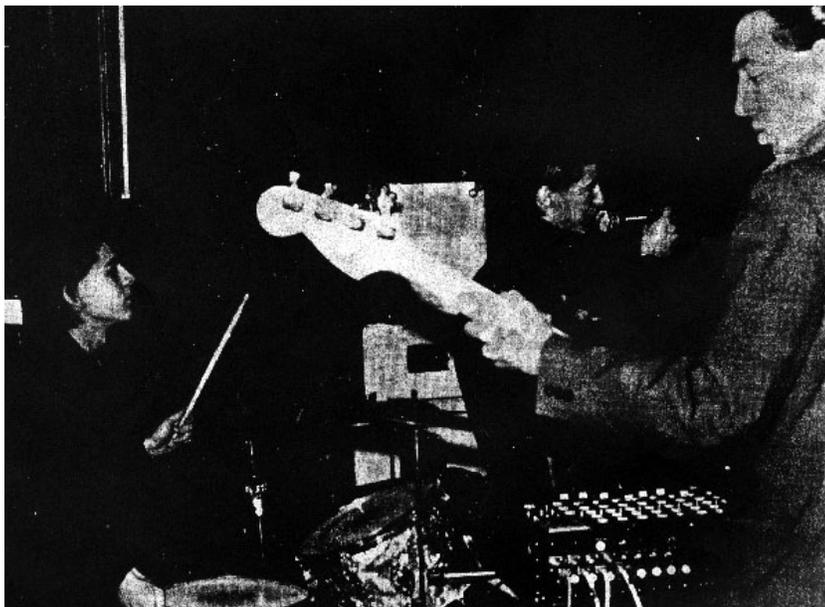
Une rue perdue dans le fin fond du treizième arrondissement. Un vieil immeuble en briques rouges, et quelques peintures sur la face centrale. A l'intérieur, des escaliers en béton percés de grands trous, il faut faire attention où l'on marche, et partout autour de vous, des murs sales et crasseux et puis surtout le SILENCE, un grand silence seulement troublé par quelques bruits de voix venues des étages supérieurs. L'immeuble, contrairement aux apparences, est donc habité. Il faudrait dire « squaté ». C'est le terme habituellement attribué aux occupations de maisons vides mais je n'aime guère ce mot directement issu du langage politique — la politique, d'ailleurs les occupants de la rue Nationale s'en moquent comme de leur dernière chemise. La démerde est plutôt ici le maître-mot et quand l'immeuble a été investi, il y a maintenant six mois, c'est tout naturellement qu'ils sont venus petit à petit s'installer dans les lieux et en faire quelque chose qui soit à eux.

Et hier, une fête était justement organisée RUE NATIONALE pour bien marquer cette appropriation d'un ancien foyer de la ville de Paris pour jeunes associaux. Plusieurs groupes étaient invités dont ÉTAT D'URGENCE (se reporter à l'article plus loin). L'événement est d'importance. Si tout ne s'est pas passé correctement (pressé par le temps et les conditions techniques, ÉTAT D'URGENCE ne fut pas au meilleur de sa forme, les instruments se tirant tous dans des directions différentes), l'essentiel fut cette sorte de complicité qui s'est tissée entre les « occupants » — complicité qui s'est matérialisée lors d'un début de bagarre entre un groupe de hard-rockers THE RIDERS, insupportable de prétentions et qui n'avait cessé d'insulter nos amis en les traitant de pourris. Le résultat n'a pas tardé à se voir, RITON (batter d'État d'Urgence) n'a pu s'empêcher d'exprimer sa rage en pissant carrément sur le guitariste des RIDERS. Quelques coups pas méchants furent échangés et tout le monde se retrouva ensemble pour dire aux RIDERS d'arrêter leur frime. Pour la première fois, un certain courant est passé entre des musiciens punks et d'autres gens proches d'eux par la manière de vivre. Timides débuts qui méritent cependant qu'on s'intéresse de plus près à la personnalité des occupants.

Quand dans la rue, retentit une sirène de pompier ou d'ambulance, on est tellement habitué qu'on ne le remarque pas et on continue à marcher comme si de rien n'était, mais le son de la sirène reste gravé dans nos têtes et on reste inquiets, l'œil aux aguets — nous vivons constamment sous tension au milieu de tout ce qui pourrait nous arriver des condés qui nous arrêtent et nous mettent le dos au mur, mitrailleuse au poing pour voir si on n'a pas de la dope, une bagnole qui nous fonce dessus et nous renverse parce que, étourdis comme nous le sommes, nous n'avons pas pris soin de regarder avant de traverser, des rockis qui nous poussent au fond d'une ruelle pour nous braquer parce que les punks, tu vois, on les aime pas tellement !

ÉTAT D'URGENCE, c'est un peu tout cela — des jeunes qui marchent dans la rue et voudraient bien ne plus entendre les bruits de la ville mais il est trop tard — adolescent comme les autres mais des petits faits qui t'ont marqué et qui font que tu ne peux plus revenir en arrière — tous âgés de 18 à 20 ans, ils ont mûri plus tôt que prévu — à 16 ans, un acide dans la gueule, MAURICE décide de se couper les cheveux et de s'habiller en noir. Vivant les dernières périodes du

gauchisme, ils osent, longuement, entre les autonomes et les punks, ils tâtent un peu de tout, les expériences psychédéliques, la sexualité de groupe, les manifs violentes, les STOOGES à fond sur l'électrophone. Rien n'est décidé. Déjà la science-fiction est un point de référence-clé. C'est le grand flash sur CRASH de BALLARD. Une histoire de bagnoles. La nuit sur l'autoroute quand tout défile et que tu ne peux plus t'arrêter. Septembre 1976, ils se mettent dans la tête de réaliser un film sur CRASH et ILS LE FONT. Autres références les articles d'YVES ADRIEN et les nouvelles de SF de PATRICK EUDELIN dans BEST. Dans cette optique, le BLUE OYSTER CULT jouera également un grand rôle. Et puis 1977 : « no ELVIS, no STONES » (CLASH), les choses s'accélérent et se déchantent très vite. Mars 1977, ils découvrent le mot « punk » et assistent à leur premier concert : METAL URBAIN à MOUFFETARD. C'est toujours l'époque du lycée et on peut encore se permettre de tâter le terrain. Durant l'été deux dates créeront un choc définitif, deux événements qu'il serait vain de séparer tellement ils ont marqué des gens dans le même temps — je sais pour l'avoir vécu — MALVILLE et MONT-DE-



Riton, Maurice et Marc à Tolbiac



Jean et Mo à Tolbiac

MARSAN. MALVILLE, c'est le Waterloo du gauchisme, une grande vallée avec les troupes de chaque côté, les gauchistes allemands jouent même du tambour comme dans la meilleure tradition en tapant sur des couvercles de pou-belles et à côté sur des civières les blessés qui reviennent du front un bras ou une jambe en moins. Images/FLASH qui marquent. J'ima-gine au milieu du champ nos amis d'ÉTAT D'URGENCE une barre à la main, hébétés devant tout qui se précipite, impuissants et puis revenir, trappés, parce que le temps s'y est mis, à PARIS comme des chiens battus et une semaine plus tard, l'overdose de sons à MONT-DE-MARSAN : CLASH, DAMNED, MANIACS, POLICE, etc., toute la rage accumulée à Malville s'extériorise. Mont-de-Marsan, envie de pleurer après ce qui a été vécu une semaine auparavant et tu serres les poings et chante « London's Bur-ning ». Retour à Paris, cette fois, c'est définitif, LA GRANDE LES-SIVE a été faite, il ne leur reste plus d'illusions — seulement s'ache-ter des grattes et jouer, jouer, jouer jusqu'à faire taire le vacarme envi-ronnant.

ÉTAT D'URGENCE n'est pas un groupe de gens passifs. Toutes leur personnalités reflètent ce be-

soin de s'engager et de ne pas su-bir mais dire — OK ! c'est un grou-pe de rock'n'roll et rien que ça, mais dans tout ce qu'ils ont vécu, il y a suffisamment de choses pour que leur musique soit aussi autre chose. La plupart sortent du lycée ou y sont encore, mais ils ne sont déjà plus un groupe punk lycéen. Quand ils ont joué à TOLBIAC, malgré toute leur inexpérience, on sentait la pointe d'originalité qui fait qu'un groupe gagne le droit d'exister. Ils peuvent évoluer très vite si on leur donne les moyens de jouer. Ils seront prêts à l'affirmer. La provocation, ce n'est pas une vocation, peut-être le cas échéant utilisée. Nous n'avons pas vu, au concert des DAMNED, RITON (le batteur) monter sur scène provoquer la foule en trai-

tant tout le monde de larves. MAURICE se ramène sur scène avec un badge de la fraction armée rouge et n'hésite pas à chanter en faisant le signe du P38. ÉTAT D'URGENCE n'est pourtant pas un groupe politico-social à la sauce CLASH. ÉTAT D'URGENCE ne fait que refléter à travers sa musi-que la peur du jour où tout s'em-ballera définitivement. Ils sont comme une lampe-témoin qui se met à clignoter lorsque les lumières s'éteignent et que le groupe se met à jouer — signal d'alarme d'une civili-sation en fuite, ÉTAT D'URGEN-CE a sa place dans la scène fran-çaise et doit jouer !!!

Johnny Gueule d'Amour ■



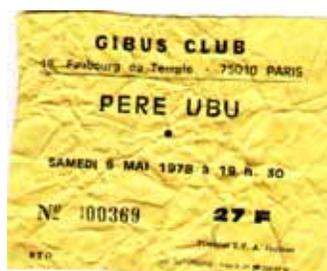
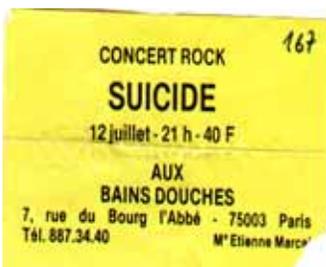
Mo en répet à Nogent

En 1978, on commence à savoir jouer de nos instruments. Mo s'est acheté son premier synthé, un Kawai monophonique à mémoire en carton (c'est des feuil-les trouées sur lesquelles on note le niveau des potentiomètres qui permettent de 'retrouver' les sons). J'ai investi dans un synthé de percussion, que j'insère dans un fût de produits chimiques toxiques sur scène. On garde le contact avec le milieu parisien, notamment Yves Adrien, à qui on envoie des cassettes sous le nom de *Section Sonique Industrielle*.

Sur nos platines, Suicide et Devo, les Talking Heads ou les Stranglers. L'Été de la Haine punk est terminé, le mouvement s'est officiellement autodétruit, pour laisser place à ce qui s'appellera New Wave, Cold Wave ou Indus. L'esprit 'commercial-arriviste' des années 80 pointe son nez.



Le Kawai de Mo



Ma collection de tickets de concerts de l'époque

# WARM GUN

BETTER WATCH OUT BOYS, WARM GUN'S GONNA SHOT YA DOWN

Fin Août 76, un de ces concerts de punks mal léchés, à la sortie deux guitaristes sauvages tombent sur un jeune désaxé et néanmoins chanteur, au joli nom de Jean Paul.

Bagarre, entente, formation d'un groupe BITCHES.

Trois mois de répétitions acharnées et quarante concerts dans des banlieues grisâtres ont raison de la section rythmique de BITCHES : le groupe se sépare.

Mais, les deux guitaristes et le chanteur le font renaître : voici WARM GUN, un groupe inspiré des KINKS, des STONES, des STOOGES et des WHO.

WARM GUN en concert : "Un sexe qui veut s'affranchir... une finesse de jeune chat... des spasmes de plaisir, de guitares sales et vicieuses... la voix arrogante de la génération punk... une rythmique éraillée et un comportement scénique d'autant plus pervers qu'il reste suggestif.

Un peu comme le lycéen qui prend un malin plaisir à souiller le miroir du lavabo en éclatant ses derniers boutons d'acné"

Voici ce qu'en dit la presse

Le premier super 45 tours de WARM GUN, produit par Paul PECHENAERT, le guitariste killer de LARRY MARTIN FACTORY, quatre morceaux courts, le genre de musique qui fait difficilement tenir en place. "Des textes parlant de névrose et d'incitation à émeute sur lesquels ondulent des vocaux de teenagers frondeurs".



WARM GUN, c'est :

Jean Paul RODNEY      Vocaux

Thierry DIONYSO      Guitare

Phil KARLUI      Guitare

Bernard INTERIM      Bass

Pretty VACANT      Batterie

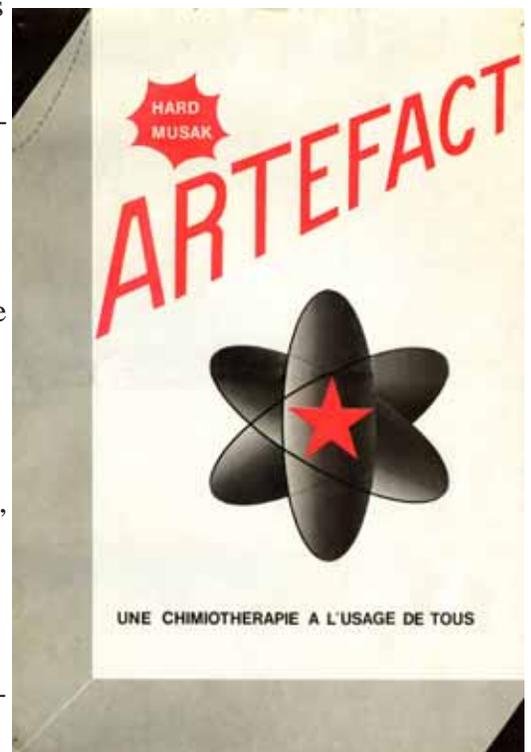
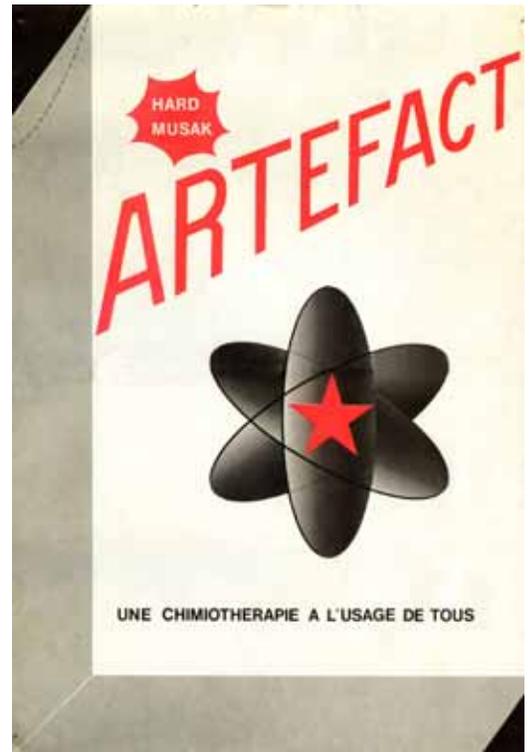
RUN FOR YOUR LIFE WARM GUN A KOMIN TO GETCHA

**RCA**

Mutation. Notre nom devient Artefact, vocable qui m'a été inspiré par un livre de Dick. Sous la pression de Maurice, Marc (jugé trop faible musicalement) est remplacé par Jean Paul Ruard, ancien chanteur du groupe **Warm Gun**. Celui-ci apporte un swing funky et un potentiel vocal plus étendu. Maurice invente le concept de *hard-muzak*, sorte de disko conceptuelle destinée à opérer une déprogrammation neuronale. Son slogan, '*Une chimiothérapie à l'Usage de Tous*' est inspiré du constructivisme et de Science & Vie. Notre logo représente un paquet de lessive atomique, sous l'influence croisée de Debord et de Dick. La cave de Nogent devient un laboratoire de chimères musicales, siège de manipulations génétiques où Gene Vincent rejoint la NASA (Be-Bop-A-Logic), Orwell le cha-cha-cha (Consommateurs), l'idéologie croise la disco (Internationale Disko) ou la guerre électronique (Irradiateur Soviétique). James Brown se robotise (Sex Computer), le docteur Frankenstein découvre le cyber-sadisme (Massacre à l'Électrode), Freud rejoint la RAF (Sans Contrôle), et les terroristes détournent le système médiatique global (Brigade Interférences).

De manière générale, les compositions étaient réalisées à partir d'improvisations collectives, sur la traditionnelle base rythmique basse/batterie. Puis, Maurice adaptait un texte qui collait à la couleur du morceau. Le spectre très large d'inspiration reflétait à la fois les différences de goût et celles de personnalité des membres du groupe. Jean passait du disco bouffon au riffs heavy. Jean-paul pouvait incarner l'esprit du rockabilly comme celui de la sensualité et du swing funk. Maurice affichait clairement ses orientations cold et métal, avec un arrière-plan folk celtique. Pour ma part, je me reconnaissais dans l'ensemble de ces sensibilités, plus une prédisposition vers les rythmes africains. Claude Arto, collaborateur plus ponctuel, était le maître bruitiste.

Chacun de nous avait une place dans le travail commun, en fonction de son profil psychologique. Jean-paul était un compositeur naturel. Jean, qui aimait se déguiser en caricature de vendeur de savonnettes, était orienté vers le côté promo. Maurice, cérébral introverti, trifouillait ses cicatrices pour en livrer le jus obsessionnel. La part qui m'était dévolue, en tant qu'intuitif extraverti, consistait à transcender ces catégories, et générer des catalyses. Dans le but de réaliser les futurs clips du groupe, et après le tournage du film, j'étais en charge de l'image, prise aussi dans son sens général, l'harmonisation des différents ingrédients de notre 'recette'. Il m'arrivait le plus souvent de produire des idées les plus surréalistes possibles, que je transmettais à Maurice pour les développer. J'avais appelé mon film un 'reportage de fiction vécue', concept popularisé 25 ans plus tard sous l'appellation d'autofiction. Le projet musical d'Artefact était pour moi une transposition du travail de Stanley Kubrick au cinéma : le détournement de genre, ce que j'appelle l'échantillonnage conceptuel. De la même manière que le maître osait mettre une valse sur une station spatiale dans 2001, j'aimais coller l'image d'un robot avec celle d'Eddy Cochran à l'intérieur d'un morceau. Mais aussi de juxtaposer plusieurs de ces collages, totalement différents, à l'intérieur d'un même album. C'était relativement abstrait, et donc un peu intellos, mais à mon avis pas trop péteux.



L'ironie était là pour désamorcer la lourdeur, sans sacrifier notre amour pour l'objet d'expérience. Nous savions aussi que cette distance, cette vision 'universaliste' de branchés chic de la culture pop pouvait coller avec l'image que les étrangers ont de la France. La réussite des DJ's français l'a amplement prouvé par la suite.

On cherche maintenant activement à signer dans une maison de disques, grâce à Jurgen, notre nouveau manager Allemand, ancien amant de Brigitte Bardot qui nous a décroché ce premier vrai concert, à la Main Bleue de Montreuil. Cette énorme boîte proto-techno, le plus grand dance-floor d'Europe, est établi dans un sous-sol de supermarché. C'est le fief des mondains des Halles comme Thierry Ardisson et son magazine *Façade*, ou Serge Kruger, designer de mode, animateur de radio et DJ de soirées africaines. Dans un light-show au laser, les premiers jeux vidéo d'arcade (Pong) parsèment la salle et la vodka-tonic fluorescente font un décor parfait pour des fans de SF comme nous.

# ARTIFACT SECTION SONIC INDUSTRIELLE

## 3.9+16.9 MAIN BLEU

Cagoulés comme des terroristes (clin d'oeil aux Residents), vêtus de combinaisons de travail blanches et de chaussures de sécurité industrielles, le concert est un magma noisy car la fumée artificielle nous aveugle, empêchant Maurice de programmer son synthé qui rend des sons absolument incontrôlables. Après cette première expérience, notre manager nous emmène dans un château franc-maçon, près de Troyes pour nous coacher. Quelques semaines de répétitions intensives dans une cave du 13<sup>ème</sup> siècle, avec jogging matinal pour polir notre futur album. Mais, après des négociations avec CBS ou Barclay infructueuses, Jurgen démissionne.



*Riton & Mo en CyberTerroristes à la Main Bleue (sept 78)*



Nous passons alors nos soirées au *Rose Bonbon*, un petit club -récemment ouvert sous l'Olympia- qui devient la mecque de la New Wave française. Une dizaine de concerts en tout, avec projection de mon film *Crash!* sur les musiciens, dans la tradition de Wharol. Quelques solos d'aspirateur. Un soir, je joue de dos sur le devant de scène, un masque de mickey sur la nuque. Jean se lie avec les filles de Bernadette Lafont, Pauline et Elisabeth. Nous y fréquentons des groupes qui nous ressemblent enfin: **Modern Guy** et son incroyable chanteur Guillaume, **Suicide Roméo**, formé des anciens musicien du groupe 1984 d'Henry Flesh, Indochine, plus tout une tripotée d'autres tombés dans l'oubli. Nous y croisons Gainsbourg. Et puis il y a **Taxi Girl**, nos plus proches cousins d'esprit. La poésie noire de Daniel Darc, et la modernité du son de Mirwais.

au Rose Bonbon l'Internationale, version disco, en play-back, les musiciens singeant le comportement des militants précambriens (tracts et poings levés). La mutation allait parvenir à son terme. Fun et Informatique. Artefact rêve à l'Est, se réclame de l'imagerie du stalinisme orthodoxe et librement consenti. Fun. Le futur sera terriblement gai, effectivement: un terrain de jeu où vidéos, stations orbitales, disco-beats, ordinateurs, documentaires T.V., manipulations génétiques, films infrarouges, électronucléaire et urbanisme participeront à la production des bebops industriels. Tout ne fait que commencer. Artefact enregistrera et se produira encore devant vous, soyez prêts pour le pogo terminal.

*Jean-Eric Perrin, Rock n' folk*



Un de nos concerts au Rose Bonbon, avec Jean-Paul dans un fauteuil de dentiste

Nous rencontrons un chanteur Hongrois fou, **Gregor Davidow**, ami de 'M' (Mr Pop Muzik) avec qui nous commençons à collaborer.

**Propaganda**  
 Gregory Davidov n'est pas frenchy, mais il n'existe pas encore de rubrique de ce type (je veux dire ethnologique !) pour les pays de l'Est, or Gregory est hongrois, et essentiellement européen, ce qui ne laisse pas de m'impliquer. Gregory est un exilé louche, il a fondé l'organisation Spions, qui applique ses vues et réalise son programme d'espionnage/trahison. Gregory a trahi sa classe d'intellectuel-sociologue pour implanter la punkitude à l'Est, il essaye actuellement à trahir la punkitude, toujours dans le but d'implanter les visées de son Independent Party Of International Socia-

Jean-Eric Perrin, Rock n' folk



Gregor Davidow

**Concert en février 79** dans l'ancien cinéma Eldorado, siège d'un éphémère festival du fantastique, en compagnie de nos amis Suicide Roméo.



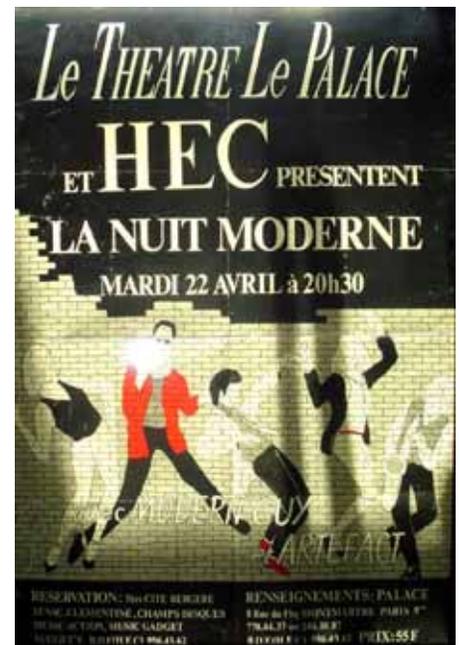
**Une maquette est enregistrée** au studio Ramsès, à Paris, où travaille Richard Pinhas, incidemment producteur de *Panik*, fabuleux 45 tours de Métal Urbain. On a alors accès à du matériel semi-pro : un magnéto Scully 8 pistes, le synthé et le Vocoder Ems de Pinhas. (Ces morceaux sont disponibles en téléchargement sur le site, rassemblés sous le nom *Implosion Modèle X*). On présente cette maquette à Jean Karakos, organisateur du premier festival de rock en France avec les gens d'Actuel. C'est le producteur visionnaire de Bill Laswell, Herbie Hancock, Soft Cell, d'une bonne partie des meilleurs groupes africains (ainsi que de l'escroquerie de la Lambada). Celluloid, sa maison de disque, vient de lancer un nouveau label consacré à la cold-wave, *Dorian*. Les négociations aboutissent, et nous signons un contrat pour la production de plusieurs albums, ainsi que nos potes de Modern Guy, Jacno et son protégé Etienne Daho.



Le flyer catastropho-situationniste de la Nuit du Fantastique

**Le 22 avril**, concert de la Nuit Moderne/HEC au Palace. Notre premier et seul concert au Palace, en compagnie de Modern Guy.

**Le 2 mai**. On achète un ancien corbillard pour le relooker en soucoupe volante noire et acier, et transporter notre matériel pour participer au festival de science-fiction de Metz, celui où le grand Dick a fait une apparition l'année précédente. Nos affiches ont été envoyées, mais pas collées par l'organisation déficiente. Arrivés au Sofitel, notre corbillard se coince dans la rampe du garage. Les pompiers débarquent avec leur grande échelle pour débloquer l'intrus, ce qui crée l'attraction du dimanche après-midi, dans la morne ville de garnison qu'est Metz. Sous ces auspices, le concert est une vraie cata. On se retrouve à faire la première partie d'un groupe espagnol de musique planante devant 12 personnes endormies.



L'affiche du concert au Palace

**Été 1979.** Concert à Compiègne, avec Modern Guy. On commence à s'éclater sur scène. Les picards restent de marbre devant notre prestation, le punk étant à peine arrivé dans ces contrées 'primitives'. Décidés à tout tenter pour dérider un public rétif, on se lance dans une version déjantée de Louie Louie de vingt minutes, à 9 musiciens. Chaos total.

**Enregistrement de l'album.** On loue un 16 pistes chez Publison. Le jour où on vient le chercher, les gars de Kraftwerk sont là, et se font faire une démo d'un nouveau matériel, le DHM-89 B2, c'est-à-dire le premier échantillonneur du monde, invention française comme tout le monde ne le sait pas. Malheureusement, on a pas les moyens de se payer ce nouveau joujou..

On part s'installer dans la maison de campagne de mes parents, à Salency, (qui devient 'le château de Lancy' sous la plume de Jean-Eric) près de Noyon. On bricole un véritable studio d'enregistrement là-bas. Les voix sont prises dans les chiottes, la batterie dans la cuisine (comme il se doit). Le prix des synthés dernier cri qui encombrant la chambre à coucher dépasse celui de la baraque. Plusieurs fées se sont penchées sur notre berceau : Marc Caro nous a prêté son vocoder, Clode Arto de Mathématiques Moderne prépare les séquences sur son Oberheim modulaire, Maurice vient de s'acheter un merveilleux Roland Jupiter 4, synthé polyphonique à mémoire, et nous passons nos nuits à peaufiner les morceaux. Jacno et Hervé Zenouda passent nous voir, pour jouer au billard dans le salon.

On enregistre en deux mois, l'album *Agit Pop* sous le nom d'Artefact, et le maxi 4 titres *The Party* avec Grégor Davidow. Ils seront mixés au studio d'Auteuil, où vient d'être fait le premier album d'Étienne Daho ou celui de Jacno. Les Modern Guy reviennent de New York, où John Cale (du Velvet) a produit leur album au studios du Radio City Hall.

**Lancement du maxi-single.** Trois morceaux sont extraits de l'album, Massacre à l'Electrode (MAE), Be-bo-a-Logic, et Sex Computer. Le disque est plutôt bien reçu par la 'critique', c'est à dire pour Patrick et Jean Eric, seuls représentants du showbiz à s'intéresser à des martiens comme nous, le reste étant persuadé que Starshooter représentent l'espoir du rock gaulois à l'exportation !



**LANCY**  
Au château de Lancy, équipé d'un studio mobile, **Artefact** vient d'enregistrer son album (qui pourrait s'appeler « It's More Fun To Compute ») pour le label Dorian. Claude Artaud, d'Electroménagex, s'est occupé des sequencers. Le disque devrait être mixé en Angleterre, par Robin Scott (« Pop Muzik »). La pochette est réalisée par Jean Rouzeau. Artefact a également enregistré quatre titres avec Gregory Davidov : « Never Trust A Punk », « Race Riot », « Marlène », et « Nevada Propaganda ». Deux simples à paraître sur Dorian. — JEAN-ERIC PERRIN.

**ARTEFACT** joue à fond le jeu de la dérision à l'échelle industrielle, tels des Devo parisiens. Ils manipulent les images, les théories, les concepts pour créer un produit nouveau. Sur leur 12inch, on trouve trois compositions de style diamétralement opposés: *Sex Computer*, *Funk Electronique- Be Bop Logic*, *Rockabilly Synthétique- et M.A.E.*, *Novomatique*. Les synthés sont employés avec générosité, ce qui accentue le côté *Pop Muzik* (avec un grand M). Auparavant leur fait de gloire était une version Diskö de *l'Internationale*, qui sera d'ailleurs leur prochain single. Mais à l'époque, les firmes ont prétendu que l'idée ne se vendrait jamais. 6 mois plus tard Gainsbourg sortait la *Marseillaise* en reggae et vendait 400.000 albums. Les membres du groupe sont passionnés de Science-Fiction et assez fous pour qu'on ne puisse pas les prendre au sérieux. Artefact accompagne aussi Grégor Davidof dans ses différentes réalisations, entre autres un single qui sortira bientôt sous le nom de *The Party*. Une histoire à suivre.

(Sur l'air de la publicité) : « Dis, monsieur Dorian, pourquoi tu les as gardés trois mois au frigo, tes **Artefact** ? Et pourquoi tu les fais pas plus longs, tes **Artefact** ? » Sous une belle pochette de Laslo, un autre Spions hongrois, enfin le maxi-single des précités ! Certains préférèrent le disco synthétique « *Sex Computer* ». Moi je vote pour « *Be Bop Logic* », le rockabilly synthétique. Des originaux sans doute ne jurent que par « *Massacre à l'Electrode* », le thriller synthétique. Anyway, il ne faut pas laisser passer ça, c'est trop bon, trop gai, trop Eighties. Danse petit robot, j'aime ta peau froide et douce comme une cerise.

## Artefact

**D**U latin artis facta, effets de l'art. Phénomène d'origine artificielle ou accidentelle, rencontré au cours d'une expérience portant sur un phénomène naturel (Larousse). C'est la définition d'un artefact. Elle en vaut une autre. D'ailleurs, à quoi bon tenter de définir ce groupe étrange qui semble prendre plaisir à brouiller les pistes musicales ?

Vous en souvenez-vous ? Il y a deux ans, quelques énergumènes en combinaisons de chimistes et cagoules noires, bardés d'insignes soviétiques et de transistors, semaient la panique dans les salles de concert respectables en interprétant une version électronique et disco de l'« Internationale ». Ils s'appelaient Etat d'Urgence, et vous n'auriez pas laissé votre petite sœur sortir avec eux.

Rebaptisés, mais toujours aussi mystérieux, les voilà qui resurgissent avec de nouvelles sonorités spatiales, de nouveaux gargouillis galactiques. Artefact, c'est la réunion de quatre musiciens qui jurent qu'ils n'en sont pas, mais personne ne les croit : Maurice Novak au synthétiseur, Dynamo à la batterie, Avril au chant et à la basse, et Monsieur Propre, maître nageur et guitariste. Farouches lecteurs de *Science et Vie*, ils adorent tripoter manettes et cadrans en tous genres, et jettent sur les événements du monde un regard esthétique et télévisuel. Leur musique est artificielle, certes, mais pas préfabriquée. Elle marie les instruments classiques du rock avec les dernières trouvailles électroniques. « Its'more fun to compute », c'est eux qui le disent, et ils n'ont pas tort.

Rien à voir avec l'univers glacé de la *Cold Wave* anglaise. Les robots d'Artefact sont de joyeux lurons qui font l'amour à coups d'électrochocs et transcrivent le rockabilly sur cartes perforées. Sidéral et sidérant.

Cet été, ils ont enfin enregistré un maxi-45 tours pour le label Dorian, avec trois titres, trois mélodies génétiques, trois gadgets destinés aux petits-fils de Goldorak. Ecoutez « Massacre à l'électrode », une histoire d'amour vue par un Werner Von Braun psychotique, ou « Be Bop Logic », cet hymne aux teen-agers bioniques, le boogie de la Nasa, qui jette un pont entre les années cinquante et quatre-vingt. Enfin, je suis sûr que « Sex Computer » sera aux discothèques du cosmos ce que fut le « Sex Machine » de James Brown.

Les gens d'Artefact ont d'autres projets. Plus qu'un groupe, ils se veulent une véritable société de services, une entreprise au sens actif du terme, ouverte à une collaboration avec d'autres musiciens. Et ils le prouvent. Toujours sur le label Dorian, va sortir un single du chanteur hongrois Gregory Davidov, ex-leader des mythiques Spions, accompagné cette fois par un groupe nommé The Farty. Ne cherchez pas, c'est l'un des avatars d'Artefact, tout comme ces mystérieux Bionics qui ont collaboré au disque du claviériste Claude Artaud.

Teddy-boys futuristes et rockers synthétiques, les lutins d'Artefact rêvent d'entreprendre une vaste tournée en Chine populaire, en Transylvanie et en Arabie Saoudite. Consultez votre agence de voyages.



# TRENCHY BUIT CHIC

## Urgence

Avertissement : ce qui va suivre est une symbiose réfléchie parallèlement par le groupe Artefact et le rock critic J.E.P. Les phrases proposées sont imbriquées dans une progression logique, sans référence d'auteur.

• 1957-9, apogée du Baby Boom et début de l'aventure spatiale. Les clignotements du bebop interfèrent avec les bip bip des spoutniks pour rythmer le fonctionnement des

couveuses où les quatre musiciens d'Artefact décident de prendre en main leur destin.

• Seventies, reportage en direct sur l'économie secrète des accidents automobiles ; Ballard s'inscrit alors comme une donnée aussi essentielle que Fun House, B.O.C., Heldon, Rêve de Fer, Stardust ou les Situationnistes. Artefact assimile « Crash » (accident), le livre de Ballard, comme un feuilleton sans drame, succession de pare-chocs emboutis, mort de l'affectivité.

## Abcisse

« Une chimiothérapie à l'usage de tous ». Funk IBM. Fabrication de simulacres homéostatiques. Internationale Disco : Karl Marx synthétisé par les Bee Gees. Fun. Mort de l'affect. Journal télévisé, captation des médias. Brigades Rouges = Agence Publicis. E = Mc 2. Cybernetik. Vendre du futur, de la fiction. Acheter du présent, du réel. « Le futur sera terriblement gai. » (Y. Adrien)

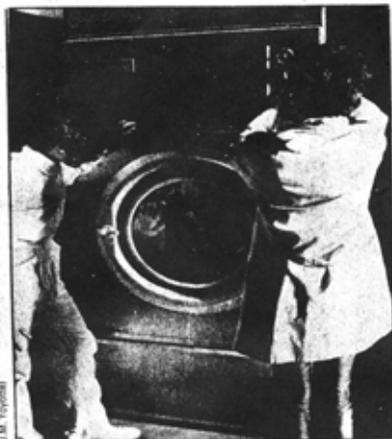
## Ordonnée

Programme du meeting Artefact : « RAF Propaganda », « Sans Contrôle », « Brigade Interférence », « Cosmos 954 », « Erocomputer », « Rendez-Vous A Venuxcity », « Be Bop Logic », « Crash (implosion modèle x) », « Les Robots Révent-ils de Moutons Electriques ? », « Le Choc du Futur ».

## Diagramme/scanner

Artefact pratiqua son funk IBM dans le cube métallisé de la Main Bleue ; la biocybernétique s'accordait avec les tempo des disco-machines. Artefact joua en cagoules/combinaisons, Devo n'était alors qu'un lointain fantasme pour les petits Français. Artefact joua au Rose Bonbon l'Internationale, version disco, en play-back, les musiciens singeant le comportement des militants précambriens (tracts et poings levés). La mutation allait parvenir à son terme. Fun et Informatique. Artefact rêve à l'Est, se réclame de l'imagerie du stalinisme orthodoxe et librement consenti. Fun. Le futur sera terriblement gai, effectivement : un terrain de jeu où vidéos, stations orbitales, disco-beats, ordinateurs, documentaires T.V., manipulations génétiques, films infrarouges, électronucléaire et urbanisme participeront à la production des bebops industriels. Tout ne fait que commencer. Artefact enregistrera et se produira encore devant vous, soyez prêts pour le pogo terminal.

Jean-Eric Perrin, Rock n' folk



Artefact



Riton et Jean



Riton, Jean et Mo dans une mise en scène surréaliste inventée par Jean



petites compagnies ont fait claquer le jack-pot. Des indépendants simplement distribués. Le rock connaissait la leçon depuis des années (Skydog... labels punks) mais il a fallu Cerrone pour avoir une chance d'imposer son truc sans se salir les mains. Alors Dorian... Dorian distribué par A.Z. qui trimballe son Jacno ivre et triomphant au MIDEM. Dorian qui possède une image de marque cohérente et un vrai studio, à qui il ne manque encore peut-être qu'un vrai gros hit doré sur tranche pour devenir — pourquoi pas ? — un Virgin idéalisé. Il était trop tôt pour Skydog ; pour Dorian, c'est le moment ou jamais et ils le savent.

vous connaissez le Jacno (un single vient de sortir avec « Anne attendait l'amour »), vous savez qu'un « Elli Medeiros » ne tardera plus. Connaissez-vous **L'Artefact** ? Leur « Be bop a Logic » aurait mérité d'être produit par Kim Fowley ! Ils possèdent ce que n'ont ni les bonnets de nuit du revival rockabilly ni les étudiants de la cold wave : la distance, une dimension parodique qui n'exclut pas le respect. C'est drôle, tout simplement. A prendre au même degré qu'un original des Pirates ou des Daltons. La passion et l'amateurisme, la sincérité attendrissante. Les deux autres morceaux souffrent un peu d'une vision trop mode, trop rigoureuse. Influences Kraftwerk,

avec du funky synthétique... Peut-être qu'une formule, mais ils tiennent là quelque chose que n'auront jamais les Gang of Four, Cabaret Voltaire : l'authenticité rock !

Vous connaissez Guillaume ? C'est le chanteur de **Modern Guy**. Lui aussi a hérité d'un réel passé punk un comportement qui lui interdira à jamais d'entrer dans le rang des jeunes Chirac novo. C'est Lisa (ah, Lisa...) et son sax qui ornent la pochette de cet album (« Romantique ») produit par John Cale. Encore une fois, c'est une porte de sortie entre le revivalisme et l'a priori théorique. Eux aussi sont trop intelligents (sincères surtout) pour

jouer le jeu de la mode à outrance, pour ne pas dépasser ce rôle de reader's digest de la « nouvelle culture » soudainement étalée par les opportunistes d'*Actuel*. Tout cela est tout sauf froid et le 45 : « Electric Sylvie » n'attend plus que Hebe et Lang...

Il faudrait parler aussi de l'Edwige, Arto, d'autres projets... Tous les gens qui travaillent avec Dorian font partie de longue date de la scène parisienne, ont contribué à créer un certain son aujourd'hui éclaté, aujourd'hui... à la mode.

Patrick EUDELINÉ

**Contacts : DORIAN RECORDS**  
508.84.73



Jean en cyber-yuppie dans un article d'*Actuel*



Artefact photographé dans l'usine de mon père

1980. La décennie maudite commence. Pourtant, tout n'est pas négatif. Gainsbourg passe notre *Internationale* avant son spectacle du Palace. Adrien donne une cassette du groupe à Devo. De New-York, ma petite amie **Amalia Escriva** m'envoie une critique parue dans le magazine d'Andy Warhol, *Interview*, écrite par le journaliste découvreur de Kraftwerk aux States.



L'ambiance se dégrade rapidement. Les tensions se sont exacerbées pendant le mixage. Dantec, obsédé par la réussite commerciale, tient absolument à cleaner le son pour se rapprocher le plus possible de la disco. Notre producteur artistique, Jean-Marie Salaun, se révèle être un opportuniste à la sensibilité plus publicitaire que 'révolutionnaire'. L'ingénieur du son, Roger Politis trippe sur les fréquences médium, rendant notre musique carton-pâte. Sans l'énergie et le gros son sale qui nous portait sur scène, ce 'laminage' sonore révèle les défaillances techniques dues à notre inexpérience. L'arrivée de la Linn (première batterie synthétique échantillonnée avec un son réaliste) sonne l'heure du chômage pour de nombreux batteurs comme moi. Isolé, déconsidéré, sans plus aucun pouvoir sur le groupe que j'ai animé et dirigé pendant deux ans, je me sens acculé, agressif.

Jean-Paul a de fréquentes crises de remises en question, et de gros problèmes financiers. Par chance, nous décrochons un contrat de musiciens/comédiens dans la pièce *Aux limites de la mer*, d'Armando Llamas, mis en scène par Catherine Dasté au théâtre de Sartrouville. Mais nous ne nous entendons pas avec la metteuse en scène, qui a travaillé surtout pour les enfants. Rita Mitsouko nous remplace (avec un détour de Catherine par le lit de Jean-Paul), et c'est encore un échec.



Catherine Dasté

Jean, lui aussi, commence à déconner. Il passe son temps à frimer aux bains-douches plutôt qu'à bosser en répét'. Brancherie bidon et top-models ont remplacé les potes zonards. Grâce à ses relations avec Zerbib, il décroche une pleine page dans Actuel, sans nous prévenir. Le jour de la parution, on se découvre avec stupeur, Mo et moi, relégués à l'état de tâcherons dans 'SON' groupe, Artefact. Sans parler du sujet absolument ridicule de stupidité (*Les Jeunes Gens Modernes Aiment Leur Maman !* ...pour d'ex-fans de la bande à Baader, ça craignait velu.) Furieux, Mo et moi-même décidons de le virer.

ARTEFACT is a wily French combo with a very cute dance EP of the same name (Dorian Records import). We've had plenty of interesting software disco by this time, but Artefact has actually computerized the funk without losing any of the juice. "Sex Computer" links up a deep funk bass and drums program with state of the art technology for precision, lays on an urbane guitar scratch in counterpoint and a synthetic proto-melodic percolation groove in the Betty Boop register, until you've got a real orgone homing beam on the air. A very dance-inductive rut. Then the cartoon narration in French-english tells the silly story of the sex computer. Silly but not without slapstick truth. When they take it to the bridge it's a very solid bridge, like K.C. and BAND DE SOLEIL. In fact, if you like K.C. and KRAFTWERK this is the cut for you. "Be Bop Logic" is a bionic rock-o-bop, up-beat-hip-swivelling-go-semi-wild-music with "Bebopaloola-esque" French phrasing that takes special advantage of their natural tongue technique. "M.A.E." is great disco-funk-rock, using many of the same chords the BeeGees have used so successfully, but here, in a vastly more manly context that can afford a sense of humor. This one's in French—I love foreign language rock, you can think what you like. Anyway, this is a great song to do the Patty Duke to, a non-stop dance bottom keeps you going in place while a proven rock formula middle lends "forward movement" and a talented, witty and arbitrary top keeps you guessing, and what's better than guessing on top of a knowledgeable beat? Highly recommended.



Jean et sa maman

A l'extérieur, l'esprit de compétition a remplacé la collaboration dans le milieu. Daniel Darc casse la gueule de Mo un soir de beuverie à l'entrée des Bains, car Taxi-Girl a remporté le 'gros lot' en la personne d'Alexis, le manager new-wave le plus courtisé du Rose Bonbon. La dope commence à faire des ravages : leur batteur est retrouvé une semaine après son OD, à cause de l'odeur de viande pourrie. Daniel, Guillaume, sans parler de tous les punks comme Maldoror ou Maxwell, sont à fond dans la poudre.

Arto, notre dandy techno, auteur des séquences de synthé les plus ahurissantes de nos productions, (et, avec le recul, prototype de plusieurs générations de DJ's depuis trente ans), fonde tous ses espoirs dans une tournée japonaise qui ne se fera jamais, puis tombe malade. Et ne s'en remet pas. (En 1984, j'ai revu par hasard la chanteuse des Maths Modernes, Edwige Gruss la-reine-des-punks, devenue serveuse junky à la Danceteria, la boîte branchée de New York. Hervé Z, le batteur des Stinky Toys, s'est perdu lui aussi là bas.)

**Mars 1980**, on fait la **première partie des Simple Minds** au pavillon Baltard de Nogent. Devant 7000 personnes, notre prestation se transforme en catastrophe avec la défaillance de ma boîte à rythme. Karakos nous fait la gueule, la presse nous étrille. Après ces problèmes, le lancement des deux disques est retardé, ce qui nous empêche de pouvoir organiser une tournée.

De plus, Maurice ne veut rien savoir de la scène. Il croit qu'on peut concocter un tube bien au chaud dans sa tour d'ivoire (malheureusement, le dentiste d'à côté a porté plainte, et nous n'avons plus de local de répétition !).

**Mai 1980**. Concert de l'Olympia, avec Jacno, Lio et tous les potes. Mo, tétanisé, oublie son jeu de scène dans la composition de théâtre constructiviste qu'on a préparé pour l'Internationale. Marc a réintégré le groupe pour quelque temps, comme saxophoniste.

**Concert de la fête d'Actuel**. Jean Ternisien ayant été adopté par Bizot et sa bande de maquereaux de la culture alternative, ils font appel à nous pour animer l'anniversaire du magazine. En notre compagnie, Parazite, le groupe de Marc Caro. Maurice-le-gaffeur renverse du Coca sur son synthé, qui rend l'âme. La prestation est lamentable, Dantec se battant avec l'Ems de Caro pour lui faire sortir des sons décents.



Jean, Jean-paul, Maurice et Riton (*Underground*, par Jean François Bizot, éditions Denoel, Paris 2001)



Ticket du Marquis au festival Rock 80, Halles Baltard de Nogent



Flyer du concert de l'Olympia



Riton V. et Marc Caro à la fête d'Actuel

*L'entrevue suivante est la dernière du groupe originel. La photo transcrit bien son état d'esprit : des apprentis sorciers morbides devenus prisonniers de leur subconscient.*

Maurice, qui écrit les textes d'ARTEFACT, me l'a répété: «Ça ne nous intéresse pas de faire passer le discours qu'on tient quand on travaille». Ça nous aide juste à faire passer certaines choses». Mais ce qu'ARTEFACT a à dire, c'est à sa musique qu'il faut le demander. Cet interview ne prétend donc qu'à préciser la philosophie d'un groupe «qui en a là-dedans», comme on dit. Pour ceux qui ont pigé et veulent en savoir plus. Et pour ceux qui auraient failli passer à côté... les sots!

Invitation: Comment présenterais-tu ARTEFACT?

MAURICE: Quand une expérience scientifique se déroule, il arrive souvent que l'opérateur, d'une manière involontaire, intervienne dans le champ de l'expérience, et la dérange. L'exemple classique, c'est le cheveu qui tombe dans le champ du microscope: le cheveu devient un «artefact», quelque chose qui est amené par l'observateur lui-même. De même, «ARTEFACT» (le groupe) se veut une intervention humaine dans le monde technologique. Nous avons un mot pour désigner ce que nous faisons: de l'«AGIT POP».

I: Donc vous êtes un groupe qui entend véhiculer un certain message?

M: On se considère comme un groupe de propagande, au niveau technologique. Mais nous refusons toute forme de didactisme, comme ce qu'on peut voir dans le punk rock et la progressive music. On nous a rapprochés de la cold wave, du novo rock... Nous, nous voulons faire une musique pour la danse, en partant du principe qu'un corps c'est de la chair, des sentiments, et de l'intelligence. Le rock'n'roll a toujours été un langage disant: faites les choses vous même... Nous, nous sommes intéressés par la psychologie de masse. Nous entendons agir, au fond, comme le fait la publicité, qui est un langage permettant des manipulations, une manière de frapper le plus fort et le plus rapidement possible. On n'est pas un groupe à message, c'est la musique qui est un message.

I: Et quelles idées voulez-vous implanter chez ceux qui vous écoutent?

M: Nous empruntons au mouvement hippie son slogan: «aimez-vous les uns les autres» Seulement nous en faisons «mutez-vous les uns les autres»... Nous croyons en la technologie, et pour nous la vie technologique sera super active. Nous pensons que le travail peut donner lieu à une forme de jeu, et nous sommes

très intéressés par tout ce qui est jeu. Sur la base de ce qu'écrit Marshall McLuhan, par exemple, nous pensons même que la technologie permettra le développement d'une civilisation paradoxalement très ... primitive.

I: Donc, vous ne craignez pas un danger de «robotisation»?

M: Pas du tout. Et notre musique s'efforce de faire passer cela. En quoi notamment nous nous différencions de la «cold wave»: la musique y est en contradiction avec leurs idées, musique robotique, qui donne une image de la technologie dans le style ... Throbbing Gristle! Par contre, Kraftwerk fait quelque chose de très différent d'une musique robotique. C'est plutôt une manière de nettoyer le champ musical de l'époque.

I: Il y a, je pense, un rapprochement à faire avec les théories de Gregor Davidow, avec qui vous avez du reste travaillé?

M: Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si on a travaillé avec lui. Nous sommes un groupe très souple. Nous nous sommes en quelque sorte greffés à lui comme un entreprise de services. Nous gardons bien sûr notre propre personnalité, mais nous pensons que la propagande qu'il a à faire passer va dans le même sens que la nôtre, même si nous n'avons pas tout à fait exactement les mêmes idées. Nous lui donnons «des armes». C'est une collaboration très active. Nous mutons constamment, au gré de situations nouvelles.

I: J'ai été surprise de trouver, dans vos morceaux, des rythmes franchement disco? Et cette «Internationale» mise en disco, c'était juste un gag, ou autre chose?

M: Nous nous intéressons au pouvoir quasi hypnotique de la disco. De plus, nous avons essayé nous européens, blancs, de nous réapproprier ce rythme qui a été inventé par les noirs, en l'interprétant à notre façon.

Quant à l'«Internationale», elle ne sera pas sur le disque, car c'est maintenant un peu tard. C'est avant les années 80 qu'il aurait fallu le sortir... C'était un gimmick à la fois gai et sérieux. C'est une nécessité pour nous de prendre nos distances avec les choses, de conserver un humour qui permet de ne pas être didactique.

I: Avant «ARTEFACT», il y a eu «ETAT D'URGENCE»? Comment êtes-vous passés de l'un à l'autre?

M: «Etat d'Urgence», c'était il y a plus de deux ans. A la limite, je ne veux plus

en entendre parler. «Etat d'Urgence» I: Mais ce refrain, «les Russes atta-était un groupe de cold wave... avant quent»... c'est sérieux?

que cela existe en France. Notre M: C'est une phrase qu'on lit, qu'on évolution est normale: d'une certaine entend réellement. C'est en ce sens que manière, on se sent très proches d'un nous l'utilisons. Nous voulons être un organe comme la télévision. le télescrip- condensé stylisé de l'activité humaine teur branché sur toutes les informations sur cette planète, et nous nous servons, qui viennent de la planète. Nous avons après sélection, de ce qui nous semble le continué et continuons à recevoir des plus mémorable.

informations, et notre transformation (Nous écoutons encore «The World s'est faite par évolution lente et progres- Match», morceau électronique. Ou sive.

(Maurice me fait écouter la cassette du s'aimer... sur Vénus, sur un rythme de prochain disque d'ARTEFACT) surf choisi, dira Maurice, «pour son M: Nous sommes très attachés au rock innocence»...)

comme matière sonore, évocatrice pour I: Ce disque sortira bientôt?

le psychisme, comme pulsation, matière M: Pendant le mois d'octobre, et il sonore que nous adaptons au produit n'aura probablement pas de nom. qu'il s'agit de vendre.

(Nous écoutons un morceau qui traite M: Synthé, boîte à rythme, batterie, d'une intervention terroriste à la télévi- basse, guitare. Et, pour ce disque, un sion)

M: Quand on fait une musique, il y a un I: Vous pensez faire de la scène? scénario «cinématographique», un peu M: Pour la scène, il nous faudra comme pour des bandes-son. On aimerait simplifier les morceaux. Nous espérons bien, dans cet esprit, travailler avec des pouvoir nous servir de films, de vidéo, opérateurs vidéo.

(Nous écoutons «Soviet Comet», chan- pour la scène, sur la notion de son qui raconte avec une infinie sérénité «psychédéisme électronique», quitte à utiliser ce qui a été intéressant expéri- mentalement dans les années 60. Nous flippé... Après tout, la guerre, le combat ne sommes pas un groupe «noir et est une activité inhérente à l'être blanc». Le monde électronique va être humain, et même quelque chose de polychrome, et cela nous voulons le positif sur le plan du développement transmettre musicalement et visuellement.

technologique. Fabienne +



Quelques semaines plus tard, Maurice met en oeuvre son 'putsch industriel'. Il dépose l'intégralité des droits d'auteur à son nom. Marc et moi sommes virés. Le "trip" gagnant est alors de se lancer dans des projets yuppies : look néo-romantique à la Adam & the Ants, musique celtique matinée de Gary Numan.

**1981.** Sans aucun soutien, ni de l'éditeur et encore moins de ses 'auteurs', l'album sort des mois trop tard, et fait un flop. Maurice s'acoquine avec de douteux personnages, comme Stéphane Piétri. Piétri et Jean l'ont convaincu de lancer un annuaire du rock alternatif, RockBiz, concept foireux sur un marché inexistant. Le projet se casse la gueule. Dantec, endetté, devient pion au lycée Romain Rolland pour survivre.

Nous ne nous parlons plus pendant dix ans.

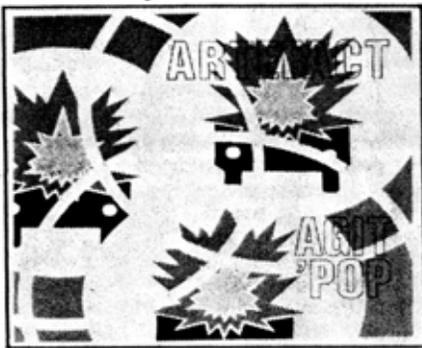
Pendant ce temps, Marquis de Sade, Modern Guy, Suicide Roméo, et la plupart des groupes de la période punk et new-wave originelle se cassent la gueule. Seuls survivants : Indochine et Rita Mitsouko. Le 'marché' est mûr pour les daubes à la Soft Cell, Human League, Cure et autres poseurs du même tonneau.

## ARTEFACT

### AGIT'POP

Celluloïd CEL 6586

Un testament, ou ce qu'il en reste. Artefact n'existe plus depuis belle lurette, scindé en deux groupes distincts. Cet album aurait dû sortir il y a exactement un an, mais il a souffert des mises au placard, hésitations, bricolages, restructurations inhérentes au syndrome petit label. L'album a quelque peu souffert de cet état de chose, d'abord parce qu'un disque « glacé » pendant un an perd une parcelle de sa saveur, ensuite parce que les différentes refontes des versions, réalisées à des époques différentes, n'aboutissent pas forcément à un résultat concluant.



Ainsi « L'Internationale » délivrée ici est-elle bien inférieure à ses avatars précédents, puisque l'hymne prolétarien passa par les divers stades de l'évolution musicale de ces dernières années, disco, ska, etc... A part ça, ces jeunes garnements avaient un talent fou. Le monde d'Artefact n'est rien moins qu'un monde de bandes dessinées, celles qui ont bercé leur enfance de kids banlieusards de la deuxième moitié du vingtième siècle : un univers de spoutniks, de guerre froide, de supermarchés, de téléviseurs pris d'assaut par les « Brigades Interférences », des histoires d'amour entre cosmonaute sympa et jolie Vénusienne, des tortures à l'électrochoc, des fusées, des robots... Le tout toujours empreint d'un humour à toute épreuve, une légèreté de gosses qui font des farces : « Be Bop Logic », leur rockabilly bionic reste, deux ans après, un immense pied de nez d'authenticité à tous les coincés de la contrebasse vintage qu'on voit se radiner ces temps-ci.

Quant à « World Match », une espèce de funk speedé avec les séquenceurs de Claude Arto, il faudrait juste le petit coup de pouce de la chance pour que ça devienne un hit d'enfer. Artefact avait poussé très loin le style de l'école française : tout dans le concept, pas grand-chose dans le travail. C'était un groupe innocent, toujours le premier à dénicher/élaborer/théoriser une nouvelle idée, un nouveau plan pour devenir les maîtres du monde. Ils furent les premiers à arborer des badges russes et à chanter les vertus esthétiques du réalisme socialiste, de la miniaturisation, etc. Avec un peu de chance, avec un manager qui aurait su appliquer leurs concepts à la réalité, avec la compréhension de leur potentiel par les maisons de disques, ils auraient pu devenir un gros truc, au moins ce qu'a été Devo à un moment (paix à son âme). Pourquoi m'a-t-on gâché Artefact ? — JEAN-ERIC PERRIN.

ALAN VEGA  
ART&TECHNIQUE  
ORCHESTRE ROUGE  
DANS UNE SOIRÉE  
INDUSTRIELLE ISG

N° 000335

29 JANVIER 1981 ■ 50 F  
24, QUAI D'AUSTERLITZ. 75013

.WEST.FRONT.  
ROCK  
IN  
LOFT

Snakefinger  
TUXEDOMOON  
INDOOR LIFE

N° 002255

27 MARS 1981 ■ 50 F  
24, QUAI D'AUSTERLITZ, 13

LE PALACE présente

THÉÂTRE Le PALACE  
8, rue du Faubourg Montmartre 75009 Paris

Mercredi 4 Mars 1981 à 19 h. 30

MARQUIS DE SADE

N° 100096 INVITATION

*Derniers soubresauts de la New-Wave authentique*

## Epilogue 1 : 10 ans plus tard, deuxième passage de la spirale.

Après l'échec du groupe, je fais une seconde tentative avec Tabou, en compagnie d'Eric Weber (ancien Casino Music), et Eric Fitoussi (ex Marie et les Garçons). Nous sommes le premier groupe de java-rock, cinq ans avant les Négresses Vertes et autres avatars du néo-swing. Tabou reprend du Piaf, du Chevalier ou du Dario Moreno, devant un public qui porte encore les petites cravates de cuir et les costards yuppies de la cold-wave. C'est encore l'incompréhension totale, et il m'apparaît clairement qu'il est impossible d'être un tant soit peu d'avant-garde dans ce pays. J'abandonne la musique en juillet 81 après un concert à l'Olympia en première partie d'Indochine et des Civils.

Comme d'autres 'jeunes gens modernes' (Hervé Z.), il est temps de reprendre des études : l'informatique me tend les bras. Programmeur, roboticien, puis en 1987 je monte une des premières boîtes de production d'animation 3D. Mon passé New Wave me rattrape une première fois : le vidéoclip du remake de 'Re-bop', par mes ex-collègues de **Marie et les Garçons**, est réalisé dans les locaux de mon entreprise par Eric Roussel. Fitoussi, Vidal, Lizzy-Mercier Descloux, Weber, plus un paquet d'autres que j'ai oubliés, sont là.

1993. Dans un salon consacré à la communication, je croise Dantec qui vient de monter un projet de boîte vidéo. On se parle. Puis on se revoit, assez régulièrement. Sa boîte se casse la gueule, la mienne aussi. Il a écrit un bouquin, paru chez Gallimard. Et aussi *Backstage*, un roman inédit qui raconte de façon romancée nos années rock'n roll. Petit à petit, je deviens son 'conseiller technologique', lui apportant des concepts tirés de mon métier. Comme au temps de notre collaboration dans Artefact, il tire de ces multiples conversations autour de la cybernétique la matière de son second roman,

*Les Racines du Mal*. Le roman connaît un grand succès, et Canal fait appel à moi pour organiser une petite surprise pour son passage à Nulle Part Ailleurs, l'émission d'Antoine de Caunes (qui est fan) et Gildas. Je propose d'aller tourner une séquence au Gibus avec les anciens membres du groupe. Mais Jean est mort, Jean-paul en Amérique du Sud, et Marc ne veut rien savoir. On se retrouve, Clode Arto et moi-même, sur la scène du Gib à faire un play-back sur 'Consommateurs' (clin d'oeil à Debord) affublés de nos cagoules du concert de la Main Bleue. Le lendemain, de passage chez Dantec, je décroche le téléphone, et c'est **Jean-François Bizot**, qui, me prenant pour lui, commence à me féliciter comme si on s'était quitté la veille - alors qu'on n'a pas eu de nouvelles depuis dix ans ! (*Fame ! What's your name ?* Comme dit Bowie...)

A cette époque, Mo a encore du respect pour les 'allumés' qui sont ses lecteurs et qui le soutiennent. On a fait le bilan de notre passé, de ce groupe dont la valeur était supérieure à l'addition de nos talents individuels, et qui fut totalement boudé par le showbiz traditionnel. La nouveauté est étrange, d'autant plus dérangeante si elle vient de banlieue. Qui plus est, si elle se révèle rétive aux classifications habituelles. Pour les décideurs de Neuilly tout banlieusard ne peut être que bronzé, parlant argot et dansant petit nègre; il est d'autant plus urgent d'ignorer le reste...

On tombe d'accord sur la faillite virtuelle de la France. Et petit à petit, on décide de se casser. Comme, vingt ans plus tôt, on était partis visiter le désert marocain, on se retrouve vite fait dans les bidonvilles de Bangkok, cherchant une issue asiatique à notre pessimisme. Puis sur une plage de Koh Tao, je lui conseille de s'occuper de ces myriades de jeunes technos qui viennent raver sur les plages les nuits de pleine lune : ce sont ces futurs clients. La vie sous les cocotiers nous séduit, mais le fossé culturel avec les impénétrables Asiatiques est trop grand. Il faut trouver autre chose. Au retour de ce voyage, une piste se présente : Mo est invité au salon du livre de Québec. Au mois de juin 1994, je me colle à ses basques dans son périple en Nouvelle-France. Le tapis rouge est déroulé : réceptions chez l'ambassadeur au château Frontenac, balades en Lincoln blanche par le représentant de Gallimard-Amérique, soirées avec la crème des journalistes et jeunes auteurs québécois, rien n'est trop beau pour impressionner le jeune loup du cyber-polard. Nous sommes enchantés par la gentillesse des Montréalais, la vie relax et le look New-York années 50 de la ville.



Arto en cyber-terroriste à NPA, Canal +

A la bastoche, j'ai revu par hasard Clode Arto au café de la Fontaine. J'y bois une bière de temps à autre avec Eudeline, qui a déménagé de son troquet de Montmartre pour s'enfiler ici ses expressos-pastis. Un autre jour, un junky salement amoché, la tronche tuméfiée, m'accoste sur le trottoir. Il s'agit de **Daniel Darc**. On se tombe dans les bras, mais vu son état, je suis persuadé que c'est la dernière fois que je le vois vivant. En octobre, j'effectue un second séjour à Montréal, pour tâter le terrain autrement que dans l'euphorie estivale. Le second test est positif, et je vais à cette occasion faire les contacts qui me permettront de créer le tissu social de ma future installation.

Retour sur le plateau Mont-Royal à l'été 95, en compagnie d'Arto. C'est la teuf, le party, la surbourn, pour ce qui restera comme la seconde adolescence de ma vie. Un loft de 150 m<sup>2</sup> en centre ville se loue une misère, l'ecstasy est de bonne qualité. Au bout de deux mois de saoulerie intense, on se retrouve en pleine cambrousse, dans les cantons de l'Est très exactement, en compagnie d'une bande de freaks pour recharger nos batteries. Des nymphettes à peine pubères font du cheval à cru, sous le regard concupiscent de poètes qui se baignent à poil dans le lac. Non loin de là, un ancien des **Bérurier Noirs**, Michboul vient de planter la tente de son théâtre ambulancier.

Plus incroyable encore, nous revoyons **Gregor Davidow**, qui habite le Canada depuis une quinzaine d'années. C'est devenu une caricature de l'aristocrate facho, sorte de von Stroheim monoclé sorti d'un film sur l'empire austro-hongrois. Content de nous revoir, il nous présente la designeuse de fringues lesbienne dont il conçoit le défilé de mode, pour une collaboration éventuelle. Mais les choses deviennent très vite incontrôlables, et tout capote dans un chaos schizo-sexuel dont la promiscuité montréalaise a le secret.

De retour en France, je décide d'émigrer. Pour aider, je tente un tour de passe-passe. En effet, Gallimard est intéressé par l'adaptation en jeu vidéo d'une nouvelle de Mo. M'étant renseigné par les possibilités de développement au Canada, il apparaît que le gouvernement facilite les projets tournant autour du multimédia ou d'internet. Les coûts de main d'œuvre sont plus bas qu'en France, et le savoir-faire en 3D est remarquable. On peut donc réaliser notre jeu là bas. Pendant deux mois, on se met au boulot Clode et moi pour réaliser une maquette. Marc Caro est contacté pour réaliser la direction artistique. Mais je n'ai pas l'intention d'attendre la réponse de l'éditeur, puisque de toute façon ma décision est prise, et je m'installe en éclaireur au mois de février 97. Quelques mois plus tard, Gallimard nous jette la maquette à travers la figure. Au début, je trouve ça bizarre. Puis ça me prend un certain temps pour comprendre qu'ils sont tellement ignorants des réalités industrielles qu'ils pensaient que j'allais leur donner un jeu tout fait ! Ça faisait pourtant déjà un bon dix ans que l'ère du petit-génie-qui-concocte-un-hit-dans-sa-cave était terminée, et que la moindre maquette coûtait déjà 100.000 boules (et un jeu plusieurs millions) ! Mais qu'est-ce que dix ans pour une élite qui vit au dix-neuvième siècle ? Et pourquoi s'abaisseraient-ils à payer pour ça, alors que tous les écrivains qu'ils exploitent livrent leurs manuscrits gratuitement ? (Dix ans après, l'éditeur de jeux français Ubisoft, qui s'est installé plus tard à Montréal, emploie 2000 personnes.)

Pour moi, célibataire sans boulot ni célébrité pour me protéger, l'hiver 97 est plutôt rude. Suis installé au 10, Ontario ouest, dans le loft d'Antonin, un pote designer. Posé mon baluchon, mon ordi portable et un ancêtre d'appareil photo numérique dans son atelier, un réduit muni d'un hublot de 2 m de diamètre, comme dans la cabine d'un vostok. Le premier mai, tel un paquebot fendant les glaces, les immenses fenêtres du 9ème étage sont aux premières loges pour une tempête de neige sur la côte du boulevard St Laurent. Je suis bloqué. Alors pour m'occuper j'ai sorti des entrailles de mon disque dur l'ébauche d'un roman commencé trois ans plus tôt, que j'envoie à J-B Pouy, qui vient de lancer une nouvelle collection chez Baleine, MACNO, version SF de son Poulpe. Il me donne le feu vert, et à l'été, je livre mon premier roman chez l'éditeur, qui paraît en 1998 sous le titre *'Dose Létale à Lutèce-Land'*. Le bouquin, qui parodie S.A.S (avec un clin d'oeil à l'Orange Mécanique de Burgess), est en fait, une autobiographie de science fiction qui raconte l'histoire du groupe 'translaté' en 2078. Le prétexte qui sert de fil dramatique au bouquin est l'enquête de Riton V., netéctive privé, sur l'assassinat rituel d'un techno-mondain (l'arrière petit-fils de Pacadis), dans un Paris futuriste racheté par EuroDisney. La collection ne trouve pas son public, et l'éditeur fait faillite quelques années plus tard.



Dantec dans une teuf à Montréal



Jaquette de la maquette du jeu

Le 10, Ontario ouest (celui de *Babylon Babies*) sera le théâtre lui aussi de nombreuses fêtes, qui attirent le tout-montréal branché. Un jour, j'organise une soirée 'Love Boat' pour payer le loyer. La fête attire 250 personnes, avec concert privé de **Jérôme Minière**. Dantec, qui a fait des aller-et-retour en solo pendant deux ans, débarque officiellement avec toute sa famille en 1999. Il va profiter de tous mes contacts à Montréal comme j'ai pu profiter des portes que sa renommée m'ont ouvertes.



Dantec (et Antonin) dans une soirée au 10, Ontario ouest

## Epilogue 2 : 20 ans plus tard, troisième passage de la spirale.

Mais le léchage de pompes opéré par le système médiatique commence à lui monter à la tête. L'ambiance s'était déjà dégradée avec l'épisode du jeu, Dantec se révélant encore moins capable de travailler en équipe que par le passé. Essayer de faire comprendre les principes d'un scénario non-linéaire ou les contraintes techniques d'un jeu à quelqu'un qui pète les plombs tous les cinq minutes a été particulièrement difficile.

Puisque son succès démontre la validité de ses théories, il croit pouvoir tout contrôler. Ce qui lui permet notamment de relancer sa vengeance 'rock' dans les projets musicaux avec Pinhas et Spinrad. Comme il commence à se prendre sérieusement pour la réincarnation de Deleuze, personne ne peut lui expliquer que ses lectures nombriliques et métallo-statiques, couronnés par les masturbations frippiennes de Pinhas n'intéressent personne.

Sa lune de miel avec le Québec prend fin. Car sa stratégie n'est pas de s'adapter, dans le but de s'intégrer dans un nouveau pays, mais d'utiliser son bunker montréalais comme base arrière pour des attaques contre le système politico-médiatique français. Une tour d'ivoire dirigée vers le vieux continent, à l'abri des 'hordes islamistes' qui le menaçaient dans son HLM d'Ivry, mais aussi des réactions incontrôlables des fans de la première heure trahis par ses provocations gratuites et ses retournements de veste. Toute son énergie est orientée vers la polémique, dans le but de maintenir la



Dantec pose pour son portrait holographique

couverture médiatique (*Parlez en bien, parlez en mal, mais parlez de moi*. Vieil adage du showbiz !). Son talent, c'est de scanner compulsivement les idéologies moribondes du 20ème siècle. Une vieille technique de rhétorique (abondamment employée par Bizot) qui permet de se forger une aura de prophète futuriste à moindre frais. Le pseudo 'complot' contre son génie ourdi par l'ennemi gauche-caviar (qui l'a au demeurant sorti du ruisseau et abondamment soutenu en début de carrière) pourrait n'être qu'une invention pure et simple conçue pour régler les comptes du Papa résistant communiste qui n'avait pas eu sa part du gâteau miterrandien.

En 2000, il me propose la rédaction d'un essai théorique à trois mains, résultat de nos nombreuses discussions autour des enjeux de la littérature, de l'art et de la technologie pour le nouveau millénaire, en collaboration avec un autre ami, professeur à l'université de Montréal, **Thierry Bardini**. Il part pour la France avec nos notes, puis dépose le projet... à son nom chez Gallimard, tout en nous disant 'qu'ils n'étaient pas intéressés'. Renouant avec ses bonnes vieilles habitudes du temps d'Artefact ou il s'attribuait tout le bénéfice de notre travail commun ! C'est la goutte qui fait déborder le vase, car j'ai maintes fois (je n'en ferai pas la liste exhaustive ici) bossé pour lui, pour me retrouver payé à coups de pieds au cul. La 'méthode Dantec' est assez simple : utiliser systématiquement les conversations informelles avec ses 'amis' en jouant l'avocat du diable, pour avoir tout loisir d'y prendre ce qui l'intéresse, et de se l'approprier. Mais j'en ai maintenant plus qu'assez de voir mes réflexions paraître sous son estampille. Si j'avais pris du plaisir à lui donner ce qui constitue la sève des romans de sa période cyber, continuer à le fréquenter reviendrait à me tirer maintenant dans le pied, puisque je suis maintenant, moi aussi, un auteur publié. De plus, mécontent que je puisse 'oser' critiquer son comportement vampirique auprès de mes amis, il commence à me menacer. Moi qui l'ai soutenu pendant son ascension vers le succès, il me remercie par un renvoi d'ascenseur...dans la gueule ! Il se pavane avec sa petite cour de lèche-bottes, son émolument mensuel de 6000 euros, et vient me chier dessus sans vergogne.

Par pur égotisme, venant de se couper de sa principale source de réflexion techno-artistique (moi), il renie maintenant sa période 'cyber' pour se consacrer à la métaphysique, terme pompeux exprimant le fait qu'il est un des rares auteurs gaulois à sortir du cartésianisme étroit, ou du freudo-marxisme des intellos de St-Germain. Un ami réalisateur français que je lui avait présenté, **Yann Langevin**, a réalisé un documentaire datant de cette période. Au cours de la préparation du film, je préviens Yann que Dantec est en train de péter les plombs. Le résultat est assez pitoyable. On y voit un Dantec dévoré par son vide intérieur, pérorer sur des clichés catastrophistes ou tirer compulsivement sur son joint face à une webcam.

A ce moment, la plupart des journalistes sont encore subjugués par ses impostures (ou ses postures ?), mais un ami écrivain québécois, **Michael LaChance** me propose d'écrire la critique du journal métaphysique fraîchement paru, ce '*Théâtre des Opérations*' qui se trouve être le projet auquel Dantec m'avait proposé de participer. Après mûre réflexion, je décide -malgré les risques- d'ouvrir le bal pour le remettre à sa place.

Ce travail fut déplaisant (qui a *vraiment* lu ces 800 pages ?), mais le résultat libérateur. Connaissant ses ficelles par coeur, ma critique va directement à l'essentiel, et fait bien plus mal que celles de bien des journalistes qui ne savent pas de quoi ils parlent. Après cette 'mise au point', par journal interposé, sur ma façon de penser, Dantec continue son implosion. Ses tendances paranoïaques aidant (j'en sais trop sur ses mensonges), et la peur d'avoir à affronter un sérieux concurrent en la personne de son ex-ami va le mener jusqu'à l'agression physique. Pour moi, les conséquences ne tardent pas à se faire sentir. Me voici dans une situation kafkaïenne : alors que j'ai été le premier à souffrir de ses délires mégalos, je suis devenu *persona non grata* au Québec, mis dans le même sac souffré que lui, alors que mes positions sont à l'opposé des siennes. Pour en rajouter, en juin 2001, à moitié bourré, il me saute dessus au cours d'un vernissage, devant une foule médusée. Un copain, tentant de me défendre, se prend un coup de bouteille. Dantec se barre en hurlant. Le lendemain, je porte plainte... mais personne n'acceptera de témoigner contre un gars cinglé et célèbre comme lui ! C'est ici que commence sa période Célinienne, faite d'insultes gratuites et de racisme déclaré. Il menace la revue dans laquelle j'ai publié la critique de son livre. Quand je fais paraître mon essai '*Le futur est Derrière Nous*', qui reprend les théories développées à partir de mes notes pour le projet soi-disant commun du '*Théâtre des Opérations*', il envoie des courriels d'insultes aux journaux qui le critiquent (me traitant de *macaroni*, alors que sa femme est plus ritale que moi ! Mais il n'est pas à une contradiction près). Dévoré par ses différents démons : la trahison et la violence, comme dans cette soirée chez moi en 1975

ou, sous bad trip d'acide, il avait arraché mon affiche de Magma, dessinée par Druillet, en hurlant "Le FEU !!!! l'ACIER !!!"

La 'légende' Dantec ?

Punk, il était le premier à se prendre des claques. C'est le genre à tomber malade sur l'autoroute dès le deuxième jour de notre périple au Maroc, pour se faire dorloter par les monitrices. C'est le 'guerrier' qui ne lâche pas son joint dans sa paillote en thailande pendant que je crapahute en moto dans la jungle pour visiter les bordels. C'est le mec qui se blesse en jouant au foot avec des copines à la cambrousse, et qui n'est pas capable d'acheter un rouleau de pécul sans l'aide de sa femme. Alors, le voir poser en warrior, et jouer les matamores de la liberté d'expression tout en flirtant avec les crapules d'extrême droite est assez pathétique.



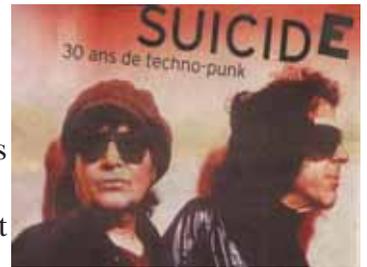
Le feu et l'acier de l'Apocalypse selon Druillet

Tout cela est bien dommage, car il se détourne de l'ennemi réel, la clique de chiens galeux qui règnent sur la cocotte-minute gauloise, tous ces aristo-républicains qui n'ont jamais mis les pieds dans une cité. La voilà, la vraie racaille, corrompue à l'os, shootée aux privilèges.

## Epilogue 3 : 30 ans plus tard, quatrième passage de la spirale.

On ne se parle plus depuis cinq ans. Il se terre dans son loft, avec vue sur l'immense crucifix trônant sur le sommet du Mont-Royal (l'équivalent du Central Park New-Yorkais). On habite à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, mais, Dieu merci, on se croise rarement.

Jusqu'au jour - ou plutôt une nuit- ou le fantôme de Jean Ternisien vient me 'visiter' en rêve. Plus tard, Clode m'annonce que les morceaux de Mathématiques Modernes repassent à la radio. Suicide vient de jouer à Montréal. Il semble que les groupes techno, lassés des sons purement électroniques, se mettent à réintroduire des instruments traditionnels, retrouvant par là le même genre de sonorités que nous avions inventés. Le 'gros son' des vieux synthés analogues est revenu à la mode. Un Korg MS-20 -comme celui avec lequel Jacno a enregistré *Rectangle*- qui traînait dans les poubelles et dont personne ne voulait quelques années plus tôt, est devenu furieusement vintage et se négocie à des prix faramineux.



Mon pote Michboul m'annonce que Métal Urbain vient jouer ici.

De plus, les **Bérus**, reformés, l'ont contacté pour figurer dans leur DVD, et lui proposent de participer à une tournée. Je lui dis, à la blague, que Dantec va bientôt me proposer de remonter Artefact. Puis on se quitte, et je rentre chez moi.

Pour découvrir, en ouvrant mon courriel, un message titré : ARTEFACT.

Il s'agit du label TigerSushi qui m'écrit pour obtenir l'autorisation de ressortir *Massacre A l'Electrode* dans une compilation Cold-wave. Malheureusement pour Dantec, ce n'est pas la période *Agit'pop* dont il était le 'leader' qui semble avoir été retenue par l'histoire, mais la première période, plus authentique. Ceci explique peut-être son silence -ou son déni- concernant le groupe, confondu avec Heldon par les journalistes de *Teknikart*, car il lui faudrait pour cela assumer ne pas avoir toujours été d'extrême droite.



Au concert de **Métal**, Dantec est là. On se retrouve backstage à fumer le pécos de l'amitié avec Débris, Pat Luger (qui est installé au Québec), Hermann et les autres, comme lors de leur dernier concert au théâtre de la Roquette en 76. Un petit jeunot, à peine né à l'époque, les manage avec passion. Puis Mo me prend à part pour 'parler business'. Il commence par noyer le poisson avec un problème concernant son ex-associé Stéphane Piétri qui s'attribuerait des droits sur le groupe. Puis il revient sur la 'merde de maquette de jeu vidéo' que je lui ai faite (il semble ne pas connaître pas l'adage "À cheval donné on ne regarde pas les dents"). Enfin, il embraye sur le 'sérieux'. Le voilà m'expliquant qu'à cause de mon article dans *Spirale* (revue, qui, je le rappelle, doit avoir 583 lecteurs répartis internationalement dans les quartiers universitaires de Montréal), une FATWA ISLAMISTE a été mise sur sa tête ! Et que c'est plus dangereux pour lui, car il est moins connu que Rushdie. Mais qu'il a des amis haut placé dans la police. Et qu'il est maintenant monarcho-franquiste (Quel humour involontaire ! Sous Franco, avec ce qu'il fume, il se serait retrouvé en tôle au bout de quelques semaines.) Mais cette conversation plutôt ahurissante ne me fait ni chaud ni froid, car ce qui m'intéresse, c'est de vivre en paix avec mon passé. Je me dois d'affronter calmement les errements, clairement cliniques, d'une personne qui a partagé une partie de mon existence. Malgré les ressentiments que ses trahisures m'inspirent, il est maintenant nécessaire que j'apprenne l'indifférence et combattre la haine qu'il attise. Rester centré, car il est facile d'entrer dans le jeu de ses provocations, et de se retrouver sur son terrain.

Quelques mois plus tard, concert de **Daniel Darc** aux Francofolies de Montréal. Un événement chargé d'émotion, particulièrement pour moi. Christophe, le vieux briscard (oui, celui d'*Aline*), la voix fragile et haut perchée, affublé d'un pantalon de cuir et de bottes en peau de serpent, fait une étonnante prestation. J'aperçois Daniel dans la salle admirant le spectacle. "Salut, Daniel, ça va ?". "Oui..." il me répond évasivement, comme ennuyé d'avoir été reconnu par un fan un peu collant. Je me barre. Puis reviens une minute plus tard. "Daniel, c'est moi, Riton, d'Artefact...". Et le voilà fondre presque en larmes. "Oh, Riton, excuse moi, je suis presque aveugle maintenant, je ne t'avais pas reconnu. Qu'est-ce que tu fous là ?" "Eh bien, j'habite ici, depuis dix ans maintenant..."

Son show est extraordinaire. Je pense à la prestation de Joe Cocker pendant Woodstock, cette même sensibilité pathétique, son corps torturé par la tôle et vingt années de dèche. Sa silhouette découpée de blanc sous les projecteurs me rappelle aussi le Lou Reed de 75 chantant 'Heroin', cheveux rasés tatoués de croix gammées, qui simulait ses fix avec le câble du micro... Il me dédie une chanson. Mouvements saccadés de ses bras fendent l'air, mannequin désarticulé qui vomit sur Paris. 'Marche. Attends. Marche. Attends'. Bashung passe faire une apparition, pour 'Bijou, bijou', que Daniel soutient à l'harmonica. Puis, au final, il descend dans la foule, et me tend le micro pour reprendre en chœur avec lui 'cherchez le garçon...trouvez son nom...'

La boucle est bouclée.

## Conclusion.

Certains vont sourire en lisant ceci, puisque les choses ne sont jugées qu'à l'aune du succès, et non en fonction de leur *valeur*. Mais, avec le recul, le concept d'Artefact reste toujours un des plus ambitieux du monde de la pop française de la fin des années 70. La plupart des groupes de cette époque (et, me semble-t-il, toujours actuellement) se contentent d'une recette de base, comprenant peu d'éléments. En clair, si un groupe fait du Rockabilly, il ne fait que cela, et il le fait en essayant le plus possible de copier le son, les thèmes, habillement et attitudes reliés à ce genre musical.

Pas question ici d'expliquer dans les grandes largeurs mes conceptions sur l'art, mais il me semble que, même du point de vue marketing, proposer des 'produits' indifférenciés, la plupart du temps copiés directement sur les modes anglo-américaines, ne peut aller très loin. Maurice a en gardé cette rage contre le médiocre système médiatique français, incapable de sortir de ses œillères culturelles. Car en 1980, presque vingt ans après son lancement, Johnny Halliday, pâle copie d'Elvis, était encore le modèle de ce 'système'. Quelle originalité que de proposer comme alternative 'punk' un groupe comme Téléphone, clone des Rolling Stones relifté pour lycéennes boutonnières ! Pour la consommation locale, ça se conçoit, mais pour l'étranger ? Autant essayer de vendre des tulipes à des Hollandais. Ce manque de vision des ses *propres* potentialités me paraît refléter une des causes de la disparition de la France en tant qu'acteur culturel majeur au niveau mondial. Il n'est pas fortuit que l'article le plus élogieux sur Artefact ait été écrit à New-York. Nous l'avons instinctivement compris, mais avoir le courage d'aller s'installer en Amérique était alors une tâche hors de portée pour les gamins de vingt ans insécures que nous étions.

Évidemment, notre technique était approximative. Par contre, en ce qui concerne l'originalité et la créativité, nous étions champions. Mais il y a des murs sur lequel on se cogne et qui ne peuvent être contournés. Entre les explorations abstraites du Pink Floyd débutant dans les bars branchés du Swinging London, et le carton de 'Money', un long temps de maturation a été nécessaire. Pendant ce temps, il a fallu que les musiciens vivent. Cela n'a été possible que grâce à un dense réseau de salles et de petits labels, bref d'un tissu industriel et culturel qui, grâce à la langue anglaise, touche un marché de 400 millions d'âmes. Si vous ne vous adressez ne serait-ce qu'à un petit pour cent de ce marché, vous pouvez survivre. Divisez ça par cinq pour la France, et l'assiette est pratiquement vide. Et viser le 'grand public' français ne résout rien, puisqu'une fois cet objectif atteint, le produit est alors généralement inexportable.

Seul Rita Mitsouko a réussi ce pari, envers et contre tous. Car en 1979, aucun producteur, manager ou éditeur français ne s'est précipité vers eux. Ils étaient les *derniers* sur qui aurait misé le show-business, préférant des merdes comme Edith Nylon. Ce qui, paradoxalement, les a sauvés, car ils ont été obligés d'auto-produire Marcia Baila, petit morceau d'un 'petit' groupe hermétique comme nous, devenu un hit absolu. Sur lequel ils ont pu vivre et produire pendant toutes ces années, les droits tombant dans leur poche et non dans celle d'une *major*.

## Dernière minute.

Après les émeutes de Clichy, intervention de Dantec à la télévision québécoise pour soutenir les 'forces républicaines défendant l'occident contre les envahisseurs islamistes'. Il est urgent d'écouter *RAF Propaganda*, son fantasme apocalyptique, un de seuls morceaux d'Artefact chantés par lui-même au moment où il se situait de l'*autre côté* de la barrière.